Présence de Jacques Chenevière

Autor(en): **Mercanton, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1985)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870576

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PRÉSENCE DE JACQUES CHENEVIÈRE

Ne conviendrait-il pas de parler, tout au contraire, d'une absence, et que plus de trente ans d'amitié, d'une amitié assidue, comblée de souvenirs, rend chaque jour plus désolée et plus cruelle? C'est bien ce qui apparaît dans les premières heures du deuil, peut-être dans les premiers mois, et encore avec le premier anniversaire de la mort. Puis, peu à peu, sans que le chagrin se console, on s'aperçoit que cet ami, qu'on a cru perdre pour toujours, demeure mystérieusement présent, et que les souvenirs, loin de s'effacer avec le temps qui passe, se raniment et même se ravivent, dans leur fraîcheur inaltérable. L'ami disparu ne vous a pas quitté. On entend à nouveau sa voix. On saisit ses paroles. On s'enchante de son sourire. On se laisse à nouveau gagner par son charme. Et on découvre avec lui un échange plus intense et plus doux que celui qu'on a connu de son vivant, puisqu'il est délivré désormais de toute inquiétude.

C'est sa figure que j'ai la charge d'évoquer ici, celle de l'homme tel que je l'ai tant aimé, non de son œuvre de romancier et de poète dont d'autres que moi doivent s'occuper. Mais est-il jamais possible, lorsqu'il s'agit d'un écrivain authentique, de séparer l'homme et l'artiste? Et cette distinction est-elle vraiment désirable?

Je ne sais quel hasard ou quelle coïncidence ont-ils voulu que, cherchant un livre dans le désordre de ma bibliothèque, je mette la main sur la belle *Anthologie de la Nouvelle française*, publiée en 1950 par la Guilde du Livre, dont son auteur, Marcel Raymond, a tenu à y introduire une des nouvelles les plus heureuses et réussies de Jacques Chenevière. Et comment ne pas la relire à l'instant de rendre hommage à son auteur? *Daphné*, dont la grâce pénétrante vous saisit dès les premières lignes. Le sujet en est mince, et il ne s'y passe pas grand-chose, en apparence! Rentrant d'un séjour dans le Valais, le narrateur fait dans le train la connaissance d'une famille anglaise: la mère, une grande fille qui l'intrigue, et une petite, d'ailleurs parfaitement insupportable. Il apprend de l'aînée qu'elles doivent descendre à Territet. En dépit de son retour à

Genève, et d'abord d'un rendez-vous à Lausanne, l'auteur se décide à descendre, lui aussi, à Territet et à gagner le même hôtel que les Anglaises. Et une idylle s'engage, ou plutôt s'ébauche, entre lui et la jeune Maud, dite Daphné, et, après une plus ample connaissance avec elle, il a la chance de l'accompagner au bord du lac pour s'y baigner. Rien de plus, sinon l'attrait que la jeune Anglaise lui inspire, et qu'elle ne repousse pas. Rien de plus: une rencontre qui restera sans lendemain. Mais, tout au cours de ce récit léger et gracieux, du style le plus délicat et le plus chaste, un éveil du sentiment chez tous les deux, d'où naissent les observations les plus fines, et qui s'empreint d'une merveilleuse poésie, celle de l'adolescence. La jeune Maud retient le garçon sans être particulièrement jolie, et lui ne songe à rien d'autre qu'à la grâce tout éphémère de cette rencontre. Le récit, très sobre, comporte les plus heureuses nuances, qui en font tout le charme. Et le lecteur n'attend rien d'autre. Nous sommes bien loin du drame qui habite les romans, en particulier *Les Captives*, où paraît la menace du tragique. Mais c'est justement cette retenue qui plaît au lecteur et qui le charme.

Or, ce sont là les traits mêmes de la nature de Jacques Chenevière et de son art. Dira-t-on que cette absence de paroxysme, ou même simplement de passion, détourne le lecteur d'aujourd'hui, qui exige l'intensité dans tous les modes du sentiment? Peut-être, mais c'est souvent au détriment du goût et de la grâce.

Ce sont là deux qualités que Jacques Chenevière a possédées à un degré éminent, avec bien d'autres qu'on se lasserait d'énumérer. Les plus frappantes, pour qui n'aurait eu avec lui que des contacts fugitifs: le charme le plus engageant, l'élégance de ses manières, de sa voix, du beau regard de ses grands yeux noirs éclairant son visage aux traits si nobles, l'humour de son propos, l'esprit de sa parole animant ses récits et les anecdotes qu'il aimait à conter. Tout cela, et bien plus encore, composant le caractère aristocratique de sa figure. Mais aussi cet exemple d'une éducation supérieure, qui, non seulement tenait à son milieu natal et à son usage du monde, et n'est pas due seulement à l'influence de ses parents — il les avait perdus l'un et l'autre très jeune encore — mais qui a un caractère congénital et forme un héritage dans certaines familles, devenu, hélas, de plus en plus rare aujourd'hui. Et, pour qui l'a connu plus profondément, une gravité de la pensée, un don de sympathie, un pouvoir d'émotion. On sait que, du côté de sa mère, son origine se situait dans le Midi. Ce qui pouvait tromper sur sa gaieté si affable. Mais qui connaît les Provençaux

sait que, sous leur enjouement, se cache, et parfois se révèle, une humeur de mélancolie qui peut aller jusqu'à la plus grande tristesse. Et Jacques Chenevière n'y échappait pas. Il pouvait arriver, plus souvent qu'on l'imaginait, que cette tristesse l'enveloppât tout entier, issue du secret de son cœur.

Enumérer ses qualités diverses ne rend qu'un compte infidèle de cette qualité suprême, qui l'emporte sur toutes les autres et qui permet de définir un homme. Toutes les autres font partie de ces dons que le cours de l'existence, et jusqu'à certaines expériences douloureuses, invitent à cultiver. Mais la qualité suprême est de l'ordre de l'âme. Si bien qu'en évoquant ce secret de la grâce chez un être comme Jacques Chenevière, c'est au double sens du mot qu'il convient de l'entendre. Et l'oreille si sensible qu'il prêtait à toute forme de poésie y décelait l'exigence spirituelle inséparable de toute poésie, dont son œuvre romanesque témoigne assez. Il n'aurait pas reconnu son trésor dans une littérature purement esthétique, pour autant que celle-ci existe en réalité. Et, s'il l'avait fallu, la présence de sa femme auprès de lui aurait représenté une sauvegarde infaillible. Ce n'est pas un hasard qu'il ait choisi la compagne de sa vie parce qu'il l'aimait. Ce qui n'allait pas de soi à cette époque-là, et dans le milieu social qui était le sien. Et Marguerite Chenevière a représenté pour lui, jusqu'au terme de sa vie, l'incarnation même de la double grâce dont il avait besoin.

De quoi était-il question entre nous dans tant de rencontres à Lausanne comme à Genève, et surtout, lors de mes séjours délicieux à Bellevue, où nous aimions à parcourir ensemble cette campagne un peu austère de Genthod, avec ses vues lointaines sur le lac qui, pour le Lausannois que je suis, a l'aspect d'un fleuve qui s'est immobilisé dans son cours? Sans doute parlions-nous de littérature, où, avec l'écart d'une génération, nous n'avions pas toujours les mêmes goûts, tout en partageant souvent les mêmes prédilections. Et si l'un ou l'autre ne vouait pas à tel auteur contemporain la même admiration, nous avions des foyers toujours sûrs dans la littérature classique ou bien les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et notre conversation n'était jamais savante; elle aimait à flâner à travers les images et à se souvenir de certaines mélodies. Et notre entretien comportait des sujets plus légers et plus humoristiques. On ne s'étonnera pas que je l'aie interrogé souvent sur toute l'époque de sa jeunesse qui a précédé la Première Guerre mondiale, à la fois intéressé et charmé par tant de choses qui lui revenaient à la mémoire. Et il était incomparable dans son pouvoir d'évocation et de narration, et comme le témoin d'un monde

aboli. De plus, comme on peut l'imaginer, né à Paris où il avait fait ses études, il était entré tout jeune encore, comme c'était alors la coutume, dans la vie de la société à la fois littéraire et mondaine, et il y avait connu bien des gens dont le nom encore aujourd'hui n'est pas oublié. Je ne me lassais pas de l'entendre.

Le seul sujet qui pouvait créer entre nous des querelles, c'était, comme il arrive souvent entre les amis les plus attachés l'un à l'autre, la politique, qui, comme l'a dit Valéry, est toujours le domaine de l'injuste. Elle l'était de mon côté, lorsque je reprochais à mon compagnon son antipathie, inconcevable à mes yeux, envers le Général de Gaulle. Elle ne l'était pas chez lui dans sa défense de la Croix-Rouge, à laquelle j'en voulais de s'être montrée si impuissante devant le hideux Primate du IIIe Reich, et de ses complices dans le crime. Jacques Chenevière, qui était entré dans son Conseil sous les auspices de Gustave Ador, ami de ses parents, et gendre, je crois, d'Henry Dunant, me répondait avec raison qu'elle avait fait, jusqu'à l'extrême, tout ce qu'elle avait pu faire, et il s'y était dépensé, avec un effort soutenu, tout au cours de la Seconde Guerre, réparant ses ravages dans la mesure de ses moyens. Et il avait toute autorité pour dissiper mes préventions. Et surtout, il savait introduire dans notre débat toutes les ressources de sa nature irénique qui, triomphant de ma passion, parvenait bientôt à en dissiper les ombres. Il savait le prix d'une affection réciproque, bientôt sauvée des controverses.

Dans ses dernières années, cette affection est allée, de part et d'autre, jusqu'à la tendresse. Mais son grand âge y jetait une alarme. Je ne crois pas qu'il ait craint la mort; c'était l'adieu qui habitait sa peine.

Mon fil trop long frissonne et touche presque au glaive.

Et, dans le même poème de Victor Hugo sur la mort de Théophile Gautier, qu'il citait de plus en plus souvent, ces vers irrévocables puisqu'ils évoquent la douleur de notre destinée, et son cours, qui demain va tarir:

Le dur faucheur avec sa large lame avance
Pensif et pas à pas vers le reste du blé.

J'écoutais en silence le timbre de cette voix tant aimée. Je l'entends aujourd'hui dans un deuil que plus aucune espérance ne console. Mais elle surgit, la nuit, dans ce visage qui répond à la fidélité de mon cœur.

Jacques MERCANTON.

Beaune
mercredi
26 fév. 47

Mon cher confrère

J'ai beaucoup tardé à vous remercier d'avoir pensé à m'envoyer le secret de nos cœurs. C'est que – très chargé de besognes – je voulais attendre d'avoir pu vous lire dans l'état – et comme il se doit pour un livre tel que le vôtre.

La voici mon félicitation sincère et vous dire avec quelle émotion et quel grand intérêt j'éprouve aussi – j'ai fait la connaissance de ce monde romanesque qui est le vôtre, que vous créez avec des moyens et un pouvoir d'analyse très personnels, très prenants. Il me semble que la plus belle des trois histoires, c'est Rome et la mort : la plus mystérieuse – celle qui va le plus profondément en nous. Encore que j'aie beaucoup goûté la discrétion, dans le drama trop, de la persécution et que le dernier récit soit d'un sentiment simplifié, et comme en noir tout un complexe d'émotions essentielles.

Je voudrais vous connaître personnellement et parler avec vous de ce que vous faites et allez faire ; de votre manière d'écrire, à la fois précise et pourtant "allusive". Ne venez-vous tomber du ciel de février ? Si oui,

vous me prévenir. On ne peut tout exprimer dans quelques lignes hâtives, ni dire pourquoi on admire une œuvre si particulière, si attachante, et qui me rend si curieux — très amicalement curieux — de ce que seront vos prochains écrits.

Veuillez au moins trouver dans ce billet la marque d'une sympathie littéraire très vive — et d'une très grande estime

Jacques Chenevière

Lettre inédite de Jacques Chenevière à Jacques Mercanton, 26 février 1943.
(Archives Jacques Mercanton, Lausanne.)